Markus Anker
Marc Bridel
Erwin Staehelin
Paul Strasser
(Herausgeber/éditeurs)

Johannes Calvin und die Wirtschaft

Beiträge aus Anlass des 500. Jahrestages von Johannes Calvin

Jean Calvin et l'économie

Une contribution en marge du 500ème anniversaire de la naissance de Jean Calvin





Graphik auf dem Titelblatt: Kupferstich aus dem 16. oder 17. Jahrhundert

Illustration de la couverture: gravure sur cuivre des XVI^{ème} ou XVII^{ème} siècles

in/dans: E. Doumergue, *Iconographie calvinienne,* Lausanne 1909.

Inhaltsverzeichnis
Table des matières

Vorwort 4
Dr. Kurt Weigelt, Direktor IHK St.Gallen-Appenzell

Titelblatt eines 1550 gedruckten Buches
von Calvin mit einer handschriftlichen Widmung
Calvins an Vadian 6

Jean Calvin – quelques repères chronologiques 8
Marc Bridel

Streiflichter zu Max Webers
Protestantismus-Kapitalismus-Nexus 12
Jörg Baumberger

L'héritage de la théologie de Calvin
dans la vie des Eglises de la Réforme 18
Marc Bridel

Das Zinsverbot von der Antike bis zur Gegenwart 22
Mathias Weis

Mehr gefürchtet als geliebt.
Calvins Lebensbilanz in seiner Abschiedsrede 1564 29
Markus Anker

Epilogue et remerciements 36
Maurice Bernard, président du conseil de
l'Eglise française de Saint-Gall

Verzeichnis der Autoren und Herausgeber
Liste des auteurs et des éditeurs 38

Impressum 39

Vorwort

Der Fernhandel mit Leinwand prägte ab dem 13. Jahrhundert die wirtschaftliche Entwicklung der Stadt St.Gallen. Im Laufe der Zeit bauten die Kaufleute ein Handelsnetz auf, welches sich von Italien bis nach Deutschland und von Polen bis nach Spanien erstreckte. Besonders enge Beziehungen pflegte man mit Lyon, dies nicht zuletzt dank der im Ewigen Frieden von 1516 zwischen Frankreich und der Eidgenossenschaft vereinbarten Handelsprivilegien. Nach Aufhebung des Ediktes von Nantes fanden zahlreiche Hugenotten Zuflucht in der Stadt St.Gallen. Um diesen Flüchtlingen den Besuch eines Gottesdienstes in ihrer Muttersprache zu ermöglichen, bewilligte der Rat der Stadt St.Gallen am 2. November 1685 die Errichtung einer französischen Kirche. Erleichtert wurde der politische Beschluss durch die Anwesenheit eines aus Südfrankreich stammenden, ordinierten calvinistischen Pfarrers und die Zusage der Kaufmännischen Corporation, dessen Besoldung zu übernehmen. Diese Ausgabe fand bei den Kaufleuten umso mehr Anklang, als sie mit der neuen Stelle des Predigers diejenige eines französischen Sprachlehrers zu verbinden beabsichtigten.

Heute ist es die Industrie- und Handelskammer St.Gallen-Appenzell, die als Nachfolgerin der Kaufmännischen Corporation das Patronat über die französische Kirche innehat und in dieser Funktion für die formelle Wahl des Pfarrers zuständig ist. Für die Besoldung dagegen kommen die Evangelisch-reformierte Kirche des Kantons St.Gallen, die städtischen Kirchgemeinden sowie weitere Subvenienten auf. Diese einzigartige, seit Jahrhunderten gepflegte Verbindung

von Kirche und Wirtschaft dokumentiert ein kaufmännisches Selbstverständnis, das sich nicht auf Erfolgsrechnungen und Bilanzen reduzieren lässt. Der gesellschaftliche und wirtschaftliche Wandel hat die Aufgaben und Strukturen unserer Handelskammer grundlegend verändert. Geblieben ist jedoch die Verpflichtung, den Traditionen unserer Vereinigung Sorge zu tragen und diese immer wieder mit neuem Leben zu erfüllen. Es war für uns daher eine besondere Freude, die französische Kirche und das Evangelisch-reformierte Universitätspfarramt bei der Durchführung der beiden Veranstaltungen zum 500. Geburtstag des Reformators und der Herausgabe der Publikation «Calvin und die Wirtschaft» unterstützen zu dürfen. Wir danken den Organisatoren für ihre Initiative und den Autoren für ihre bemerkenswerten Beiträge.

Dr. Kurt Weigelt
Direktor, IHK St.Gallen-Appenzell

Von Genf nach St. Gallen: Calvin und Vadian

Titelblatt des Buches «De scandalis». In dieser 1550 erschienen Kampfschrift wendet sich Johannes Calvin gegen jene Humanisten (z.B. François Rabelais), die den Versuch unternähmen, mittels der Verspottung Gottes und des Evangeliums ihre Gelehrsamkeit zu beweisen.

In der Sammlung der Bücher, die zu Vadians Bibliothek gehörten, befindet sich ein Exemplar von «De scandalis». Das Titelblatt ist versehen mit einer persönlichen Widmung Calvins an Vadian: «Ornatiss. viro, et eximio pietatis doctrinaque viro, D. Joachimo Vadiano, Consuli Sangallensi, Ioannes Caluinus» [einem hochgebildeten Mann, herausragend an Frömmigkeit und Gelehrsamkeit, Dr. Joachim Vadian, Bürgermeister von St. Gallen, von Johannes Calvin].

Reproduktion mit freundlicher Genehmigung der Vadianischen Sammlung, St.Gallen.

De Genève à Saint-Gall: Calvin et Vadian

Page de titre d'un ouvrage de Jean Calvin sur les scandales, c'est-à-dire sur ces choses qui «empeschent aujourdhuy beaucoup de gens de venir à la pure doctrine de l'Evangile & en desbauchent d'autres».

Dans la collection des livres qui ont appartenu à Vadian, se trouve un exemplaire de cet ouvrage que Jean Calvin lui a personnellement dédicacé. Transcription de la dédicace: «Ornatiss. viro, et eximio pietatis doctrinaque viro, D. Joachimo Vadiano, Consuli Sangallensi, Ioannes Caluinus» [offert à un homme très cultivé, remarquable par sa piété autant que par sa doctrine, au Dr Joachim Vadian, bourgmestre de Saint-Gall, par Jean Calvin].

Reproduction publiée avec l'aimable autorisation du responsable de la «Vadianische Sammlung, St.Gallen».

DE SCANDALIS,

QVIBVS HODIE PLERIQVE ABSTERRENTVR, NONNVLLI ETIAM ALIENANTUR à pura Euangelii doctrina.

IOANNIS CALVINI LIBELLVS apprimè vtilis.

AD LAVRENTIVM NORMANDIVM.

2. CORINTH. II.

Quis ſcandalizatur, quin ego non vrar?

GENEVAE,

APVD IOANNEM CRISPINVM.

M. D. L.

Ornatiss. viro, ac eximiæ pietatis doctrinæque viro, & Fratri meo Vadiano, Conſuli Sangallensi, Ioannes Calvinus.

Jean Calvin – quelques repères chronologiques

Marc Bridel

Jean Calvin a toujours été très discret à son propre sujet, comme il le remarque lui-même dans un de ses écrits, sa *Réponse à Sadolet:* «Vrai est que je ne parle pas volontiers de moi. Ce néanmoins vu que totalement je ne m'en puis taire, le plus modestement qu'il me sera possible j'en parlerai». En fait, il a donné quelques éléments autobiographiques dans deux textes seulement.

1509	Le 10 juillet, naissance à Noyon (Picardie) de Jean Cauvin, fils de Gérard Cauvin, notaire, et de Jeanne Lefranc. – A la mode humaniste, il latinisera par la suite son nom en Calvinus, d'où en français Calvin.
1523	Son père l'envoie au collège à Paris.
1528	Il devient maître ès arts. – Il étudie le droit et se forme comme humaniste aux universités d'Orléans et de Bourges. – En même temps, il apprend le grec avec Melchior Volmar, un luthérien allemand.
1532	Il publie à Paris un premier ouvrage, un commentaire humaniste sur une œuvre de l'auteur latin Sénèque.
15??	Il est impossible de savoir exactement à quel moment placer la conversion de Jean Calvin; elle est en tous cas antérieure aux événements de la fin de l'année 1533. Jean Calvin écrit simplement ceci dans sa préface aux

Commentaires sur le livre des Psaumes: «Par une conversion subite, il (Dieu) dompta et rangea à docilité mon cœur.»

1533 Licencié ès lois à Orléans, il se fixe à Paris, afin de suivre des cours au nouveau Collège Royal. – En novembre, le discours, très évangélique, du nouveau recteur de l'université Nicolas Cop fait scandale. – Suit une vague de fortes répressions contre les «évangéliques». – Suspect, car il a participé à la rédaction de ce discours, Jean Calvin doit se cacher et vit près d'une année dans la clandestinité, tout en travaillant intensément.

1534 En mai, il résilie ses bénéfices ecclésiastiques auprès du chapitre de Noyon. – En fin d'année, il décide de quitter son pays et se réfugie à Bâle. – Il collabore à la traduction de la Bible en français (Bible d'Olivétan ou de Serrières) pour laquelle il rédige une préface au Nouveau Testament *A tous amateurs de Jésus-Christ et de son Evangile* (son premier texte imprimé en français).

1536 Il publie à Bâle son *Institution de la religion chrétienne* avec une épître au roi François Ier. – Il fait un voyage à Ferrare. – En juillet, au retour d'un ultime voyage dans son pays, il fait étape pour une nuit à Genève. Reconnu par Guillaume Farel, il est contraint par celui-ci de rester comme collaborateur; il s'agit d'ancrer et d'organiser la Réforme que les Genevois avaient adoptée deux mois auparavant. – Il débute comme «lecteur» et donne chaque après-midi des cours sur les lettres de Paul; vers la fin de l'année, il est nommé pasteur, sans avoir été préalablement formé à cette tâche nouvelle pour lui.

1538-1541 A la suite d'un conflit avec les autorités de la ville de Genève concernant les compétences respectives des autorités civiles et des pasteurs, Jean Calvin et Guillaume Farel sont expulsés. – Soulagé, déchargé d'une tâche qu'il n'avait pas souhaitée, Jean Calvin pense reprendre ses chères études. – Mais après quelques mois, il accepte de s'installer à Strasbourg à la demande instante de Martin Bucer. – Les trois années qu'il passe à Strasbourg sont certainement les plus beaux moments de sa vie; et selon le mot d'un historien, on peut dire qu'à Strasbourg «Calvin est devenu Calvin». – Il est pasteur pour les réfugiés de langue française et professeur à la Haute Ecole. – Il publie un premier commentaire biblique sur la lettre aux Romains; il publie également un petit livret de chants, avant-projet de ce qui deviendra le *Psautier de Genève*.

1540 En août a lieu le mariage de Jean Calvin avec Idelette de Bure; la cérémonie est probablement présidée par Guillaume Farel.

1541 Après beaucoup d'hésitations malgré les demandes pressantes des Genevois, Jean Calvin accepte de retourner à Genève. Il pensait n'y retourner que pour une courte période, mais en fait il y restera jusqu'à son décès. – Il traduit et publie son *Institution de la religion chrétienne* en français.

1542 Il prépare deux documents importants: le *Catéchisme de l'église de Genève* et *La forme des prières et chants ecclésiastiques.*

1549 En mars, Jean Calvin a l'immense chagrin de perdre son épouse, Idelette de Bure. – Au printemps, il signe avec les pasteurs de Zurich le *Consensus Tigurinus* (un accord

à propos de la sainte cène, qui aura une grande importance pour donner une base commune aux Eglises réformées en Suisse).

1559 Le 5 juin, cérémonie d'inauguration du Collège et de l'Académie de Genève; Théodore de Bèze en est le premier recteur. – En décembre, Jean Calvin est reçu bourgeois de Genève.

1559-1560 Malade et alité, il achève son *Institution de la religion chrétienne* dans sa forme définitive.

1562 Publication du *Psautier de Genève.* Jean Calvin a œuvré pendant un quart de siècle pour sa réalisation. Les cent cinquante psaumes bibliques ont été traduits et mis en vers par deux poètes, Clément Marot et Théodore de Bèze; les mélodies ont été composées par plusieurs musiciens.

1564 En février, Jean Calvin donne son dernier cours et prêche pour la dernière fois. – En avril, il prend congé des autorités de la ville de Genève et de ses collègues. – Au soir du 27 mai, il décède, lucide jusqu'à la fin.

Streiflichter zu Max Webers Protestantismus-Kapitalismus-Nexus

Jörg Baumberger

Ein schwer verdauliches Werk

Max Weber, Protestantismus, Kapitalismus - wer bei diesem Dreieck nicht verständnisinnig nicken kann, hat sich definitiv als Banause entlarvt. Dabei ist der unter dem Titel «Die protestantische Ethik und der Geist des Kapitalismus» publizierte Sonderdruck der Gesammelten Aufsätze Webers zur Religionssoziologie selbst für einen extensiv Geschulten des anbrechenden 21. Jahrhunderts eine nahrhafte und keineswegs leicht verdauliche Lektüre. Die Sprache mit ihrer hoch akademischen Poetik ist anspruchsvoll und erfordert für Satz, Absatz und Kapitel durchwegs einen gesunden langen Atem und ein gutes Gedächtnis. Latein-, Griechisch- und Hebräischkenntnisse sind vorausgesetzt. 83 von 206 Seiten beansprucht der Autor, um das Problem und die Aufgabe der Untersuchung darzulegen, und bereits auf Seite 30 wird klargestellt, dass die «endgültige begriffliche Fassung» des titelgebenden Begriffs «Geist des Kapitalismus» (den Weber konsequent in Anführungszeichen setzt) frühestens am «Schluss der Untersuchung» (Hervorhebung durch Weber) zu erwarten sei. Statistische Feststellungen und qualitative empirische Beobachtungen dienen – anders als bei heutigen Signifikanzjäger-Empirikern – nicht etwa der Überprüfung abschliessend vorformulierter Hypothesen, sondern im Gegenteil dem Ringen um die Entwicklung einer letztlich überhaupt nirgends abschliessend kondensierten Hypothese. Die Teile und der ganze Band brechen jeweils unversehens ab, ohne dass dem Leser leicht memorierbare Conclusiones oder Bologna-Creditfähige Abstracts geliefert worden wären. Trotz oder gerade wegen dieser heute antiquiert erscheinenden Kompositionsweise legt der Leser einen beträchtlichen und über die Zeit der Lektüre hinaus fortwirkenden Bildungs- und Reflexionsparcours zurück.

Weber sieht den Essay als ein Antwortelement zu der bis zum heutigen Tage heiss debattierten Frage: Was ist der spezifische Unterschied zwischen dem

sich industrialisierenden Westen und dem zumindest temporär zurückbleibenden Rest der Welt; wo lag und welcher Natur war die entscheidende Weggabelung? Er sieht die spezifische Differenz in der Herausbildung des industriellen Produktiv-Kapitalismus, der über den präexistierenden reinen Abenteuer- und Kaufmanns-Kapitalismus hinauswuchs; und die Bifurkation erblickt er im Moment der Reformation. Der industrielle Kapitalismus mit seiner Fleisskultur, seiner Rationalität, seiner Wissenschaftlichkeit, seiner Kalkulationskultur und seiner Disziplin erscheint ihm als eine weltgeschichtliche Singularität. Diese sei nicht ausschliesslich, wohl aber zu einem bedeutenden Teile das unbeabsichtigte, unerwartete, und möglicherweise ursprünglich sogar ungewollte Ergebnis einer geistigen Umwälzung. Zumindest dieses eine Mal in der Geschichte scheint – entgegen Marx – das religiös angestossene Bewusstsein einen Moment lang das Sein, ein geistlicher und geistiger Überbau den ökonomisch-technischen Unterbau entscheidend und irreversibel umgeformt zu haben, freilich nur, um nach einem bald einsetzenden eigendynamischen Evolutionsprozess in eine rationale ökonomische Technostruktur zu münden, welche danach wieder die Herrschaft über das Bewusstsein übernimmt. Dieser neue Unterbau hat eine derartige innere rationale Kohärenz, dass die religiöse Superstruktur am Schluss des Prozesses sogar ganz entfallen kann, ohne dass die Perpetuierung der kapitalistischen Maschine (Webers ‹eisernes Gehäuse›) in Frage gestellt wäre. Nicht den einzigen, wohl aber einen entscheidenden Anstoss zu dieser Revolution mit anschliessender Evolution gab in den Augen Webers die Reformation mit ihrer weltgeschichtlich umwälzenden neuen Deutung aller Arbeit als Beruf im Sinne eines direkten, lebensumfassenden göttlichen Gerufen- und Berufenseins, eine Umdeutung, welche mit Luther begann, sich jedoch dann mit Calvin und dem florierenden Strauss calvinistisch-reformierter Derivate und Sekten radikalisierte. Nach der calvinistischen Wende erfolgte, wie Tawney feststellt, in den calvinistisch reformierten Gebieten ein Bruch mit der – noch bei Luther ausgesprochen und bei Zwingli etwas abgeschwächt konservativ-traditionalistischen – Würdenhierarchie der ‹Berufe›, mit ihrem feststehenden Rating, welches die Berufe in absteigender Rangfolge vom Bauern über den Handwerker, den Kaufmann bis zum schon ziemlich anrüchigen Bankier ordnete und den Beruf auch weitgehend als statischen, vererbten Gesellschaftsstand betrachtete. Die Erhebung aller Arbeit (einschliesslich im Entwicklungsprozess neu entstehender Tätigkeiten), des

ganzen Tageslaufs und Lebenszyklus zum Gottesdienst unter der Regie ziemlich rigoroser Gebote von Fleiss, Sparsamkeit, Zuverlässigkeit, Pünktlichkeit, Treue, verfehlte ihre Wirkung nicht und mündete in Vermögens-, Wissens- und Fertigkeitsakkumulation sowie in ein steigendes allgemeines Wohlstandsniveau und eine Technostruktur, welche die zunächst religiös inspirierte Askese zur selbstdurchsetzenden und selbstperpetuierenden langfristigen Gleichgewichtsmentalität machte.

Der empirische Befund

Wie steht es aber mit den empirischen Korrelationen aus Webers Lebenszeit, die – vielleicht neben einem Quentchen Kulturkampfeslust – Webers Neugier weckten? Stimmt die Eröffnung, welche Weber seinem Werke gibt?

«Ein Blick in die Berufsstatistik eines konfessionell gemischten Landes pflegt mit auffallender Häufigkeit eine Erscheinung zu zeigen, welche mehrfach in der katholischen Presse und Literatur und auf den Katholikentagen Deutschlands lebhaft erörtert worden ist: den ganz vorwiegend protestantischen Charakter des Kapitalbesitzes und Unternehmertums sowohl, wie der oberen gelehrten Schichten der Arbeiterschaft, namentlich aber des höheren technisch und kaufmännisch vorgebildeten Personals der modernen Unternehmungen.» (Stil, Syntax und Interpunktion Original Weber).

Gab es das von Weber wahrgenommene Wohlstandsgefälle zwischen protestantischen und katholischen Gebieten oder Gruppen tatsächlich? Das mindeste, was sich sagen lässt, ist, dass die Frage nach wie vor umstritten ist. Länderquerschnittsuntersuchungen mit Daten aus dem späten 19. Jahrhundert zeigen interessanterweise keinen oder höchstens einen schwachen Zusammenhang zwischen Religionsmix und Prosperität, weshalb gewisse Autoren Webers These bestenfalls noch als wissenschaftshistorische Reminiszenz gelten lassen wollten. Die sorgfältige neue Studie von Becker und Wössmann, die nicht Länder-, sondern (schon im 19. Jahrhundert mit deutscher Gründlichkeit erhobene) Regionaldaten auswertet, zeigt nun aber, dass Protestantismus damals effektiv stark positiv mit Wohlstand und Industrialisierung assoziiert war. Webers eklektischer Empirismus wird somit zumindest auf der Ebene der Korrelationen

bestätigt. Was heisst das nun? Dass die ganze Webersche Genealogie, die einem namentlich in Calvinismus und dessen innerweltlicher Askese wurzelnden Geiste eine dominante Rolle in der Herausbildung des modernen Kapitalismus zuschreibt, nunmehr validiert wäre? Nein, denn eingehendere Analyse mit mehr erklärenden Variablen offenbart, dass in diesem Datensatz ein viel einfacherer Faktor schon fast alle Wohlstandsunterschiede erklärt. Die protestantischen Gebiete unterscheiden sich nämlich von den katholischen nicht nur in Religion und Wohlstand, sondern auch im Bildungsstand, und dieser erklärt letztlich fast die ganze Differenz. Gebiete mit vergleichbarem Bildungsniveau weisen auch bereits im Deutschland des ausgehenden 19. Jahrhunderts vergleichbaren Wohlstand aus, und zwar unabhängig von der Religion, so dass es in diesem Raum zu dieser Zeit für einen irgendwie gearteten ‹Geist› schlicht nicht mehr viel Zusätzliches zu erklären gibt. Das bedeutet indessen nicht, dass die Variable ‹Protestantismus› in Deutschland überhaupt nie einen ökonomischen Effekt gehabt hätte. Nur führt dieser vermutlich über einen anderen, etwas weniger ‹vergeistigten› Kanal; nämlich über jenen der Bildung, modern ausgedrückt: der Humankapitalbildung. Denn es ist durchaus kein Zufall, dass die protestantischen Gebiete tendenziell (damals immer noch) einen höheren Alphabetisierungsgrad und wissenschaftlich-beruflichen Bildungsstand aufwiesen als die katholischen, gehört doch zur Essenz des Protestantismus das eigenständige Studium der Bibel. Wer aber die Bibel lesen kann, kann auch eher kaufmännische, wissenschaftliche und technische Abhandlungen lesen und schreiben und mit der Welt korrespondieren als jener, der schon auf dieser Ebene ein Manko hat.

Dieser Befund sollte auch in anderer Richtung nicht missverstanden werden. Er belegt nicht, dass es keinen P-Ethik-Faktor gäbe, der entscheidenden Einfluss auf Prosperität und Entwicklung haben kann, sondern nur, dass der Faktor zumindest im Deutschland des ausgehenden 19. Jahrhundert nicht – oder vielleicht nicht mehr – die entscheidende Differenz zwischen Protestanten und Katholiken darstellte. Der Schluss, die durch Weber der protestantischen Ethik zugeschriebenen bürgerlichen Tugenden wie Fleiss auch im Wohlstand, Sparsamkeit, Zuverlässigkeit, Treu und Glauben, Selbstverantwortung usw. seien belanglos für wirtschaftliche Entwicklung, alles sei ohnehin nur eine Frage des durch staatliche Bildungspolitik eingetrichterten Bildungshumankapitals, wäre

wohl ein gravierender Irrtum. Wo gewisse bürgerliche Mentalitäten, die Weber – zu Recht oder zu Unrecht – fast ausschliesslich auf die protestantische Tradition zurückführt, keine Basis haben, kann sich ein stabiles Gleichgewicht von Unter- oder gar Rückentwicklung bilden, an welchem alle gut gemeinten Bildungsanstrengungen wirkungslos abprallen. In der Tat kommen weite Gebiete der Erde ökonomisch nicht vom Fleck, weil diese Tugenden wenig entwickelt sind und sich eine Art stabilen schlechten Gleichgewichts eingespielt hat. Andere Gebiete, in welchen sich z.B. evangelikale Sekten verbreiten, erweisen sich da und dort als eigentliche Wachstumspole. Die Zumutung von Selbstverantwortung, persönlicher Integrität und einer gewissen Askese, welche diese – auffallend oft protestantischen, bisweilen aber auch nicht-christlichen – Gruppen von unten her bewusst der in ihrer Umgebung vorherrschenden Korruption, dem Hilflosigkeitskult der Entwicklungshilfe und der Staatsgläubigkeit entgegensetzen, bleiben nicht ohne Wohlstandswirkungen.

Calvin: Urvater des Kapitalismus, des Sozialstaates, von keinem oder von beiden?

Weder Weber noch die anderen die Beziehung zwischen protestantischem Calvinismus und Kapitalismus thematisierenden Autoren, stilisieren Calvin als Gründervater des modernen Kapitalismus. Der Kapitalismus ist nach wissenschaftlichem Konsens – falls überhaupt – die partielle und letztlich unbeabsichtigte Spätfolge der protestantisch-calvinistischen Umwälzung. Doch wie ist es mit dem Sozialismus? Interessanterweise scheint das Calvin-Jubiläum für einige Autoren der Anlass zu sein, Calvin als frühen Vertreter des modernen Wohlfahrtsstaates zu entdecken. Die Quelle für diese Deutung ist in erster Linie der von Calvin formulierte klare und wiederholte (direkte göttliche) Auftrag (ministère) an die Wohlhabenden, den Hilflosen beizustehen und ihnen zinslose Darlehen zu gewähren, ein Gebot, das man in modernen Jargon als Sozialpflichtigkeit des Vermögens übersetzen kann. Daneben werden noch einige weitere, von Calvin initiierte, als ‹sozial› interpretierbare Institutionen wie öffentliche Werke und Arbeitsstätten genannt. Letztere könnten allerdings auch als Massnahmen gegen so geächtete Phänomene wie Bettelei und Müssiggang aufgefasst werden. Der Geist der Calvinschen Sozialpflichtigkeit des Vermögens ist freilich ein ganz anderer als jener des modernen Sozialstaates. Dieser wurzelt

letztlich in einer tiefen Entrüstung über die Ungerechtigkeit der Unterschiedlichkeit der Lebensbedingungen und Lebenschancen. Solche Auflehnung ist strikt konträr zu Calvins Welt- und Heilsbild. Die Vision einer Egalisierung der Lebensbedingungen hätte er wohl als menschliche Arroganz gegeisselt. Den Armen mutet er sogar ausdrücklich die demütige Hinnahme ihres Loses zu, bzw. den Appell, daran nur durch Arbeit und redlichen Markttausch etwas ändern zu wollen. Ein Recht der Hilflosen auf die Güter der Begüterten wäre dem Versuch eines Eingriffs in den Weltenplan gleichgekommen. Der Schritt vom direkten göttlichen Auftrag an den Menschen, den Hilflosen beizustehen, hin zu einer staatlich erzwungenen Egalisierung und zu verbrieften Umverteilungsrechten erscheint lediglich dem modernen Menschen von heute trivial, philosophisch bedeutet er einen Quantensprung. Zu Recht ruft deshalb Weber in Erinnerung: Die Reformatoren «waren keine Gründer von Gesellschaften für ‹ethische Kultur› oder Vertreter humanitärer sozialer Reformbestrebungen oder Kulturideale. Das Seelenheil und dies allein war der Angelpunkt ihres Lebens und Wirkens. Ihre ethischen Ziele waren nur Konsequenzen rein religiöser Motive.» Der Wohlfahrtsstaat wäre dann nicht die Realisierung einer calvinschen Vision, sondern die unbeabsichtigte kontingente Folge jener gleichen Umwälzung, die auch an der Entstehung des Kapitalismus beteiligt gewesen war.

Literatur:
– Becker, Sascha O. / Wössmann, Ludger (2007): Was Weber wrong? A human capital theory of protestant economic history, CESifo Working Paper No. 1987/ IZA Discussion Papers No. 2886, 2007; also published in: Quarterly Journal of Economics (QJE) 2009, Vol. 124 (2), 531-596.
– Biéler, André (1959): La pensée économique et sociale de Calvin, Thèse Université de Genève, Georg, Genf.
– Tawney, Richard H. (1948): Religion and the rise of capitalism: A historical study (Holland Memorial Lectures 1922), Mentor, New York.
– Weber, Max (1934): Die protestantische Ethik und der Geist des Kapitalismus, Sonderdruck aus: Max Weber, Gesammelte Aufsätze zur Religionssoziologie, Bd. I, Mohr, Tübingen, 1-206.

L'héritage de la théologie de Calvin dans la vie des Eglises de la Réforme

Marc Bridel

Lorsqu'il est question d'héritage, il est indispensable de commencer par déterminer la nature et le contenu de cet héritage et d'établir un inventaire de succession. Fort heureusement, Jean Calvin lui-même donne quelques indications précieuses à ce propos dans une lettre qu'il adresse en 1553 aux *Syndics et Conseil de Genève;* il s'agit d'une lettre de dédicace avec laquelle le Réformateur présente et offre aux autorités de la ville son commentaire sur l'évangile de Jean. «Maintenant, écrit-il, je dirai un mot de moi en particulier; bien que j'estime et me confie, que le monde entier est assez informé par tant d'écrits que j'ai fait auparavant, comment j'ai enseigné en cette Eglise, toutefois il m'a semblé bon et utile, qu'il y eût quelque certain livre portant votre nom, comme un mémorial singulier (d'une excellence rare) dédié proprement à cela. Car il est bien expédient (utile), que la doctrine telle que vous la reconnaissez avoir été publiée ici par moi, soit mise devant les yeux du monde entier, afin qu'on n'en juge point à l'aventure, ni à crédit. Il est vrai qu'en tous les livres, que j'ai fait imprimer jusques ici, j'ai mis peine de profiter (constituer un profit pour, être utile à) tant à vous qu'à votre peuple, même après ma mort. Et aussi il ne serait pas convenable, que mon labeur, qui part de votre ville, fructifiât çà et là aux nations étrangères, et qu'il fût inutile sur le lieu propre (Genève) dont les pays lointains le reçoivent.»

Jean Calvin, comme cela apparaît clairement dans ces lignes, était conscient que son enseignement lui survivrait. L'héritage qu'il laisserait après sa mort, constitué par sa doctrine, est contenu dans ses nombreux écrits. S'il envisage que son enseignement se répandra dans plusieurs pays étrangers, il souhaite qu'on se souvienne qu'il a été donné à Genève, la cité où il a été appelé à accomplir la plus grande partie de son œuvre.

Qu'est-il advenu de l'héritage de Jean Calvin dans les Eglises de la Réforme? Il a connu et connaît encore, comme c'est le lot de tout héritage, des destinées fort diverses suivant les Eglises et les pays et aussi selon les époques. Si l'héritage a été pleinement accueilli et même parfois accaparé de manière fondamentaliste par les uns, il a été décrié et rejeté par les autres. Le spectre est large, allant d'une tradition calviniste très marquée à un refus net, en passant par diverses positions plus nuancées. Il n'est peut-être pas étonnant que cet héritage donne lieu à tant de discussions et de contestations; c'est dans l'ordre des choses. Et les festivités qui ont marqué cette année le 500ème anniversaire de la naissance du testateur n'y ont rien changé.

Il semble toutefois qu'on vive dans les Eglises de la Réforme de cet héritage sans en être vraiment conscient. Je pense ici d'abord au travail biblique approfondi que Jean Calvin a accompli dès le moment de sa conversion et jusqu'à son dernier souffle. Je pense à la réflexion systématique qu'il a menée des années durant, avec la réalisation de ce monument théologique qu'est et demeure son *Institution de la religion chrétienne.* Je pense également à la manière dont il a cherché à renouveler les structures ecclésiales hiérarchiques provenant du Moyen Age et à organiser la vie des Eglises selon un modèle consistorial. Un exemple parmi d'autres: est-on conscient du rôle important que Jean Calvin a joué pour l'entente entre les Eglises réformées en Suisse grâce à la mise au point d'un accord entre Genève et Zurich, le *Consensus Tigurinus?* Autre exemple: est-on conscient du poids qu'il a donné à la conscience individuelle du croyant et à sa responsabilité personnelle devant Dieu? Troisième exemple: est-on conscient, lorsqu'on chante un Psaume, qu'on le doit à Jean Calvin? En effet, grâce à la réalisation du Psautier qui l'a occupé près de 25 ans, il a doté les Eglises réformées de langue française d'un outil de grande valeur religieuse et artistique aussi.

L'héritage de Jean Calvin, comme l'un ou l'autre de ces exemples le laisse entendre, ne se limite pas strictement au domaine théologique. Il renferme des apports substantiels pour le ministère d'accompagnement et de cure d'âme, pour les questions d'éthique comme aussi pour la fondation et l'organisation des Eglises. Plus largement, il ouvre des perspectives pour la vie sociale, comme aussi en politique et en économie. L'héritage de Jean Calvin comporte également un

apport qui est loin d'être insignifiant dans le domaine littéraire; non seulement le Réformateur a laissé de nombreux écrits, mais encore et surtout il est de ceux qui ont contribué à former la langue française. Cet héritage a été compris et est compris de bien des manières; on le voit avec tout ce qui est dit ou écrit actuellement à son sujet. Chacun des auteurs qui s'exprime a tendance soit à retenir de cet héritage ce qui lui convient, soit à le récupérer au service d'une cause chère à notre époque, soit à le refuser de manière souvent arbitraire et parfois méprisante. Il est significatif aussi d'observer les diverses manières dont le 500ème anniversaire de la naissance du Réformateur a été marqué dans les Eglises issues de la Réforme jusque dans des pays très éloignés. On ferait à plus d'une reprise la même constatation: ce que Jean Calvin a écrit et laissé mériterait d'être mieux compris.

Et pour cela, il est indispensable de revenir aux sources, c'est-à-dire à ses nombreux textes, comme il le remarquait lui-même dans sa lettre aux *Syndics et Conseil de Genève.* Et surtout, il est indispensable de comprendre Jean Calvin par lui-même, c'est-à-dire de prendre soin de replacer son action et ses écrits dans leur cadre. On les traite trop couramment hors de tout contexte historique, comme si on avait affaire à un produit issu d'une culture hors-sol; ce qui a conduit et conduit encore à des erreurs d'appréciation sur la nature et le contenu de cet héritage. On parle volontiers de l'austérité du Réformateur, sans voir que cette austérité était en fait celle de son époque; la nourriture était peu variée et à peine suffisante, les conditions d'habitat étaient précaires et celles d'hygiène très restreintes, les maladies nombreuses, sans parler de guerres et de troubles survenus dans plusieurs parties d'Europe. C'était une période de crise et il faut en tenir compte: loin de pouvoir agir dans une situation neuve et dans un terrain non défriché, Jean Calvin a réagi à la situation qui était celle de son époque. Et même la notion, aussi célèbre que caricaturée, de la prédestination gagnerait à être comprise dans ce contexte; il suffira ici de mentionner la chose sans entrer dans une discussion à son propos.

Il serait bien difficile de faire l'histoire de la Réforme, et même l'histoire des idées, en excluant totalement Jean Calvin. Il a, qu'on le veuille ou non, apporté sa pierre à l'édifice commun, et une pierre de taille. Toutefois, lorsqu'il

est encore question de l'héritage théologique de Jean Calvin, on l'interprète avec beaucoup de liberté ou même de désinvolture. Est-ce légitime? Ne doit-on pas davantage revenir aux sources et faire l'effort de comprendre Calvin par lui-même? Après tout, on ne prend pas autant de libertés avec une symphonie de Beethoven ou avec une peinture de Rembrandt. L'héritage que Jean Calvin a laissé mérite d'être reçu avec plus de soin; il mérite surtout d'être envisagé avec plus de reconnaissance, en ce double sens qu'il est souhaitable de reconnaître la valeur de cet héritage et d'en être reconnaissant. Il s'agit de voir Jean Calvin moins comme théoricien – ce qui est trop souvent le cas – que comme personne, car «sa» théologie ou mieux ses écrits sont liés à sa personne et à ce qu'il a vécu. Il n'écrit pas de manière abstraite ou irresponsable.

Comme le souligne le catalogue de la très belle exposition spéciale du *Musée de la Réforme* à Genève, «la démarche de Calvin, reposant à la fois sur une connaissance approfondie de la Bible et sur une analyse percutante du monde environnant, peut assurément inspirer notre époque dont les circonstances ne sont pas moins troublées que celles du XVI^{e} siècle.» En cette année d'anniversaire, la meilleure chose qui puisse arriver à l'héritage, si riche, du Réformateur si méconnu, ne serait-ce pas qu'il soit mieux compris et apprécié? Si l'on pouvait chercher à comprendre Calvin par lui-même, si l'on pouvait prendre, ou reprendre, conscience de l'envergure et du dynamisme de sa pensée, on apprécierait mieux la valeur et la pertinence de l'héritage de ce grand humaniste, penseur et pédagogue qu'a été, et que reste, Maître Jean Calvin.

Quelques titres récents:

– CALVIN, *Œuvres,* Paris, Gallimard, 2009 (coll. Bibliothèque de la Pléiade).
– Jean CALVIN, *L'institution chrétienne. Edition abrégée en français moderne,* s.l., 2009.
– Olivier MILLIET, *Calvin. Un homme, une œuvre, un auteur,* Gollion, 2008.
– Marc VIAL, *Jean Calvin. Introduction à sa pensée théologique,* Genève, 2008.
– Jean-Luc MOUTON, *Calvin,* Paris, Gallimard, 2009 (coll. Folio).
– *Une journée dans la vie de Calvin. Catalogue de l'exposition du Musée international de la Réforme du 24 avril au 1er novembre 2009,* Genève, 2009.

Das Zinsverbot von der Antike bis zur Gegenwart

Mathias Weis

Wer sein Geld zur Bank bringt, erhält dafür Zinsen – wer sich bei der Bank welches leiht, muss Zinsen bezahlen! Diese Selbstverständlichkeit kennt im «Bankenland» Schweiz jedes Kind. Doch ist dieser scheinbar einleuchtende Zusammenhang wirklich so selbstverständlich? Rein ökonomisch betrachtet durchaus. Aus ökonomischer Perspektive spiegelt der Zinssatz mehr oder weniger das Verhältnis zwischen Angebot und Nachfrage nach Geld wieder. Gäbe es keinen Zins, bzw. läge der Zinssatz bei Null, wäre der Anreiz für den Sparer, sein Geld zu verleihen, eher gering, er könnte es ja genauso gut unter seine Matratze legen. Fällt der Zinssatz dagegen zu hoch aus, so findet sich niemand, der bereit ist, sich dafür Geld zu leihen und zu hohe Zinsen zu bezahlen, denn eine geplante Investition (z.B. der Bau eines Hauses oder der Kauf neuer Maschinen durch ein Unternehmen usw.) würde sich dann nicht mehr lohnen. Soweit die Theorie. Was aber, wenn jemand aus einer Notsituation heraus Geld leihen muss, z.B. ein Landwirt, dessen Ernte wegen einer Dürreperiode nicht reichlich genug ausfällt, um seine Familie zu ernähren? Gelten die Gesetze des Marktes dann auch? Wie sieht es mit der moralischen Dimension des Zinsnehmens aus?

Beim Stichwort Zinsverbot denken heutzutage wohl die meisten an Islamic Banking. Dabei ist die Vorstellung, dass Zinsen moralisch verwerflich seien, kein Alleinstellungsmerkmal des Islam. Ganz im Gegenteil. Sowohl im Judentum als auch im Christentum betrachtete man Zinsen über Jahrhunderte hinweg als etwas Anstössiges. Bei der gegenwärtigen theologischen Gleichgültigkeit, die im Christentum dem Thema Zinsen entgegengebracht wird, handelt es sich um ein relativ junges Phänomen.

Schon die griechischen Philosophen beschäftigten sich intensiv mit der Zinsfrage. So meint Aristoteles zum Zins: «Das Geld ist für den Umtausch aufgekommen, der Zins aber weist ihm die Bestimmung an, sich durch sich selbst zu

vermehren. Daher hat er auch bei uns den Namen tokos (Junges) bekommen; denn das Geborene ist seinen Erzeugern ähnlich, der Zins aber stammt als Geld vom Gelde. Daher widerstreitet auch diese Erwerbsweise unter allen am meisten dem Naturrecht.» (Aristoteles [1912] § 1258b) Sein Landsmann Plato lehnte das Zinsnehmen ebenso wie die römischen Gelehrten Cato und Seneca ab. Und auch in der Römischen Republik gab es eine gesetzlich festgelegte Zinsregulierung (Wiemeyer [2001], S. 1459).

Die Bibel bezieht zum Zins eindeutig Stellung. In den fünf Büchern Moses wird gleich an drei Stellen auf das Zinsnehmen eingegangen. So heisst es in Exodus 22,24: «Wenn Du Geld verleihst an einen aus meinem Volk, an einen Armen neben dir, so sollst Du an ihm nicht wie ein Wucherer handeln; du sollst keinerlei Zinsen von ihm nehmen.»

In Levitikus 25,35-38 steht zu lesen: «Wenn Dein Bruder neben Dir verarmt und nicht mehr bestehen kann, so sollst du dich seiner annehmen wie eines Fremdlings oder Beisassen, dass er neben dir leben könne; und du sollst nicht Zinsen von ihm nehmen noch Aufschlag, sondern sollst dich vor deinem Gott fürchten, dass dein Bruder neben dir leben könne. Denn du sollst ihm dein Geld nicht auf Zinsen leihen noch Speise geben gegen Aufschlag.»

Und in Deuteronium 23,20-21 steht geschrieben: «Du sollst von deinem Bruder nicht Zinsen nehmen, weder für Geld noch für Speise noch für alles, wofür man Zinsen nehmen kann. Von dem Ausländer darfst du Zinsen nehmen, aber nicht von deinem Bruder, auf dass dich der Herr dein Gott segne in allem, was du unternimmst in dem Lande, dahin du kommst, es einzunehmen.»

Bei diesen drei Textstellen stechen einige Punkte besonders ins Auge: Die beiden ersten beschreiben das den Armen gegenüber gebotene Verhalten. Man kann die Texte auch der Sozialgesetzgebung zuordnen, was aus dem Textzusammenhang der entsprechenden Bibelstellen heraus besonders deutlich wird. Die von den neuzeitlichen Bibelübersetzern eingefügten Abschnittsüberschriften stellen hierfür eine textadäquate Orientierungshilfe dar. Der Abschnitt in Exodus 22,20-26 ist mit «Rechtsschutz für die Schwachen» überschrieben.

Levitikus 25 trägt den Titel «Gesetz über Sabbatjahr und Erlassjahr» und enthält Bestimmungen, wie sie heute am ehesten im Privatinsolvenzrecht zu finden wären. Der Verfasser der Texte hatte damit bei seinen Ausführungen in erster Linie das Notdarlehen im Blick. Über kommerzielle Darlehen werden keine Aussagen gemacht, weder positive noch negative. Dies dürfte darauf zurückzuführen sein, dass kommerzielle Darlehen zu jener Zeit kaum Bedeutung besassen. Das wirtschaftliche Leben des Volkes Israel war im Gegensatz zu dem seiner Nachbarn noch wenig ausgeprägt. Somit kann argumentiert werden, dass sich das Zinsverbot primär auf Notdarlehen bezog. Daneben ist auffällig, dass sich die Aussagen immer auf Angehörige des Volkes Israel im Verhalten untereinander beziehen. Es ist von «Nächster», «Bruder» oder «einer aus meinem Volk» die Rede. Das Zinsverbot erstreckt sich also in erster Linie auf das Innenverhältnis, im Deuteronium wird die Zinsnahme von Ausländern ausdrücklich erlaubt. Historisch betrachtet erscheint diese Unterscheidung nachvollziehbar. Bei den Nachbarvölkern war das Zinswesen stark ausgeprägt. Da der Gesetzgeber nach Massgabe der damaligen Rechtsordnung Fremden das Zinsnehmen nicht untersagen konnte, hätte ein Verbot, auch von Ausländern Zins zu nehmen, diese somit einseitig bevorzugt (Werner [1997], S. 15).

Im Neuen Testament finden sich ebenfalls Aussagen zum Zinsnehmen. So heisst es in Lukas 6,34-35: «Und wenn ihr denen leihet, von denen ihr etwas zu bekommen hofft, welchen Dank habt ihr davon? Auch die Sünder leihen den Sündern, damit sie das Gleiche bekommen. Vielmehr liebet Eure Feinde, tut Gutes und leiht, wo ihr nichts dafür zu bekommen hofft. So wird euer Lohn gross sein, und ihr werdet Kinder des Allerhöchsten sein […].»

Zusammenfassend können dabei für das christliche Zinsverbot mehrere Begründungen als massgeblich angesehen werden: Der Aufruf zur Solidarität mit den Armen und Schwachen in der Gesellschaft, die bereits im Alten Testament im Vordergrund stand, wird im Neuen Testament um die bedingungslose Nächstenliebe ergänzt. Gerade im Hinblick auf ein Notdarlehen wäre das Zinsnehmen als Ausnutzen einer Notsituation zu betrachten. Aus den biblischen Quellen, von denen hier nur die wichtigsten kurz vorgestellt wurden, lässt sich somit ein Zinsverbot im Hinblick auf ein Notdarlehen gut begründen, die Frage

der Legitimität von verzinsten Investitionskrediten lässt sich dagegen weniger explizit herauslesen.

Im Verlauf der Kirchengeschichte wurde das Zinsverbot auf etlichen Konzilen und von verschiedenen Päpsten immer wieder erneuert. Für Zuwiderhandlungen wurden mitunter harte kirchenrechtliche Strafen, z.B. die Verweigerung des kirchlichen Begräbnisses, angedroht. Dennoch scheint das Zinsverbot regelmässig übertreten worden zu sein, zudem entwickelten sich teils kreative Formen von Umgehungsgeschäften, die de facto zinsähnlichen Charakter besassen. Da das Geldgeschäft und mit ihm das Zinsnehmen aller theologischen Versuche zum Trotz eine immer grössere Rolle spielte, hat man es im Laufe der Zeit den Juden überlassen. Diese waren zum einen durch verschiedenste Repressalien von vielen anderen Berufen ausgeschlossen, zum anderen war ihnen, wie aus den Textstellen im Alten Testament deutlich wird, das Zinsnehmen von Nichtjuden aus religiöser Sicht erlaubt.

Eine erste theologische Öffnung in der Zinsfrage geht im 13. Jahrhundert von Thomas von Aquin aus. Wenngleich er prinzipiell am Zinsverbot festhält, so gestattet er das Zinsnehmen, wenn dem Darlehensgeber andernfalls ein Schaden entstünde. Unter diesen Umständen dürfe eine Entschädigung auch über das ausgeliehene Geld hinaus angenommen werden. Gleiches gelte auch, wenn der Schuldner freiwillig und aus Dankbarkeit dem Gläubiger ein Geschenk mache, weil selbiges auch ohne Schuldvertrag jederzeit möglich sei. Allerdings darf der Gläubiger ein solches nicht bereits im Voraus vertraglich erwarten. Besonders wichtig ist seine Einschätzung bezüglich des Darlehens gegenüber Kaufleuten oder Handwerkern, wenn es als eine Art Gesellschafteranteil eingebracht wird. Da der Gläubiger hier auch ein entsprechendes Risiko mitträgt, hält Thomas von Aquin einen bestimmten Gewinnanteil für gerechtfertigt Mit dieser Einschätzung öffnete er das Tor für eine allmähliche Modifizierung und liberalere Auslegung des Zinsverbots.

Im Spätmittelalter beschleunigte sich der Übergang vom landwirtschaftlichen Güteraustausch zum städtischen Handel. Dieser erforderte eine umfassendere Geldwirtschaft womit der Druck auf das Zinsverbot zunahm. Die Umstän-

de unter denen das Zinsnehmen erlaubt ist, wurden entsprechend zahlreicher und die Abgrenzungen zwischen erlaubten und unerlaubten Zinsen immer differenzierter. Die Kirche befand sich auf einer Gratwanderung zwischen der Bewahrung einer konsequenten Dogmatik und einer angemessenen Reaktion auf wirtschaftliche Veränderungen. In der katholischen Kirche vollzog sich die Abkehr vom Zinsverbot anschliessend relativ lautlos, im offiziellen katholischen Kirchenrecht, dem Codex Iuris Canonici (CIC) von 1917 wird das Zinsnehmen in gemässigtem Umfang explizit erlaubt, in der revidierten Fassung von 1983 wurde die entsprechende Stelle sogar ersatzlos gestrichen.

Auch die Reformatoren beschäftigen sich intensiv mit der Zinsfrage. Martin Luther äusserte sich mehrfach ausführlich dazu. Er tat dies vor allem in seinen drei Schriften «Sermon vom Wucher» (1520), «Von Kauffshandlung und Wucher» (1524) und «An die Pfarrherrn wider den Wucher zu predigen» (1539/40). Die zeitlichen Abstände der Publikationen zeigen, dass das Thema bei ihm aktuell blieb. Luther war in seinen Aussagen zum Zins eher konservativ. Aus theologischer Sicht lehnte er das Zinsnehmen mit deutlichen Worten ab: «Wucherer sind Mördern gleichzusetzen, und zwar Massenmördern, da sie durch die von ihnen verursachte Teuerung den Menschen ganzer Landstriche die Lebensgrundlage entziehen.» (Jehle [1996] ,S. 37)

Trotz dieser klaren Aussagen liess er in Ausnahmefällen 5% Zins gelten, jedoch nur für Investitions-, nicht für Konsumkredite, sofern der Kreditnehmer daraus einen geschäftlichen Vorteil erlangen könnte (Jehle [1996] ,S. 42). Auch erlaubte Luther einen sog. «Notwucher» für den Fall, dass dies die einzige Erwerbsmöglichkeit nicht mehr arbeitsfähiger alter oder kranker Leute sei (Prien [1992], S. 220). Luther hatte beim Darlehen in erster Linie das Konsum- oder Notdarlehen im Blick, wie es bereits in den Zinsverboten im Alten Testament im Vordergrund stand. Gleichzeitig erkannte er aber auch die Notwendigkeit von Investitionsdarlehen. Hier favorisierte er jedoch ein Zinssystem, bei dem der Zins vom Geschäftsergebnis abhängt, so dass der Kreditgeber am Risiko beteiligt ist.

Calvin brach das biblische Zinsverbot noch weiter auf. Für ihn waren die mosaischen Gesetze – und somit auch die Aussagen zum Zins – politische Gesetze, welche in ihrem Entstehungskontext zu betrachten sind, und damit für das Volk Israel im Altertum galten. Eine aktuelle Bindungswirkung für die Christen zu seiner Lebenszeit hätten sie keine mehr, weswegen Zinsen an sich auch nicht unerlaubt seien (Brunner [1981], S. 323). Trotzdem äusserte er sich in einer Predigt zu den Zinsgesetzen aus den fünf Büchern Moses folgendermassen: «...weder mit Wucher noch mit anderen Aussaugungskünsten soll man irgend einen Menschen schädigen […]. Aber dieses Gebot denkt doch nur an arme Leute, lässt also das Zinsnehmen recht wohl zu, wo man mit wohlhabenden Leuten Geschäfte macht. [...]. Heute ist also das Zinsnehmen insoweit unverboten, als es nicht wider die Billigkeit und brüderliche Liebe streitet» (Jehle [1996], S. 82) Auch widerspricht er Aristoteles' Überlegung: «Es ist doch eine Spitzfindigkeit, wenn Aristoteles behauptet, Zinsnehmen sei wider die Natur, wie das Geld unfruchtbar ist und kein Geld gebären kann. Als ob man nicht mit Geld sehr einträgliche Geschäfte machen könnte!» (Jehle [1996], S. 83). Im Gegensatz zu Luther sieht Calvin den Zins als Anreiz, das Geld produktiv anzulegen (Weber [1962], Sp. 1742). Dabei ist zu berücksichtigen, dass Calvin in einem anderen Umfeld als Luther lebte. Während Luthers Umwelt stark agrarisch und mittelalterlich geprägt war, war Genf im 16. Jahrhundert eine blühende Handelsmetropole mit ausgeprägter Geldwirtschaft. Ein grosser Teil der Gemeinde Calvins lebte in komfortablem Wohlstand (Jehle [1996], S. 71). Calvin unterschied dabei klar zwischen Zinsen für produktives Kapital, welche er ausdrücklich erlaubt, und dem Wucher, der die Not der Menschen ausnutzt und daher nicht erlaubt ist (Kramer [1996], S. 60). Die soziale Einstellung Calvins wurde in der Folgezeit gerne übersehen. Zwar war Reichtum an sich für ihn keinesfalls verwerflich, aber auch nur vertretbar, wenn die Reichen ihren Besitz als Leihgabe verstanden und die Armen damit unterstützten (Jehle [1996], S. 80). Gleichzeitig setzte er sich für einen staatlich festgelegten Höchstzins ein, welcher in Genf unter seinem Einfluss bei 5% lag (Brunner [1981], S. 191). Auch wenn Calvin sich stark vom Zinsverbot gelöst hatte, so waren es eher seine Nachfolger, die letztlich auch die theoretische Fundierung des Zinsverbotes untergruben.

Seit der Reformation wird die Legitimität von Zinsen praktisch kaum mehr wirklich in Frage gestellt. Gleichwohl bedeutet dies nicht, dass man völlig unreflektiert damit umgehen sollte. So schreibt etwa der bedeutende Schweizer Theologe Karl Barth (Barth [1951], S. 525): «Wo nicht der Mensch, sondern das zinstragende Kapital der Gegenstand ist, dessen Erhaltung und Mehrung der Sinn und das Ziel der politischen Ordnung ist, da ist der Automatismus schon in Gang, der eines Tages die Menschen zum Töten und Getötet werden auf die Jagd schicken wird.» Der Zins wird von Barth nicht grundsätzlich in Frage gestellt, sondern vielmehr die verherrlichende Bedeutung, welcher er erfährt. Barths Kollege Emil Brunner sieht das Problem wiederum nicht im Zins an sich, sondern in der Verfügung über ihn. Für ihn handelt es sich eher um eine Verteilungsfrage (Brunner [1932], S. 643). Zusammenfassend lässt sich sagen, dass die evangelische Theologie sich mittlerweile mit dem Zins abgefunden zu haben scheint. Vor dem Hintergrund der Finanzkrise wäre es jedoch wünschenswert, sich nicht nur aus theologischer Sicht wieder etwas intensiver mit der Zinsfrage auseinander zu setzen und dabei insbesondere die Aussagen Karl Barths in ihrer Bedeutung für unsere gegenwärtige Geld- und Wirtschaftsordnung zu verinnerlichen.

Literatur:

- Aristoteles (1912): Politik, Übers. u. mit erklärenden Anm. u. Reg. vers. von Eugen Rolfes, Philosophische Bibliothek Band 7, Leipzig, Meiner.
- Barth, Karl (1951): Die kirchliche Dogmatik, Bd. III/4, Theologischer Verlag, Zürich.
- Brunner, Emil (1932): Das Gebot und die Ordnungen. Entwurf einer protestantisch-theologischen Ethik, Mohr (Siebeck), Tübingen.
- Brunner, Emil (1981): Gerechtigkeit. Eine Lehre von den Grundgesetzen der Gesellschaftsordnung, 3. Aufl., TVZ, Zürich.
- Jehle, Frank (1996), Du darfst kein riesiges Maul sein, das alles gierig in sich hineinfrisst und verschlingt, Gotthelf Verlag, Basel.
- Kramer, Rolf (1996): Ethik des Geldes. Eine theologische und ökonomische Verhältnisbestimmung, Duncker & Humblot, Berlin.
- Prien, Hans-Jürgen (1992): Luthers Wirtschaftsethik, Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen.
- Weber, Hartmut (1962): Art. Wirtschaftsethik, in: RGG III, Bd. 6, 1740-1747.
- Werner, Klaus (1997): Das israelitische Zinsverbot. Seine Grundlagen in Torah, Mischnah und Talmud, in: Heil, J. und Wacker, B. (Hrsg.), Shylock? Zinsverbot und Geldverleih in jüdischer und christlicher Tradition, Fink, München.
- Wiemeyer, Joachim (2001): Art. Zins, in: LThK III, Bd. 10, 1459-1461.

Mehr gefürchtet als geliebt. Calvins Lebensbilanz in seiner Abschiedsrede 1564

Markus Anker

Auch 2009, im Jahr des 500. Geburtstages von Johannes Calvin, gehen die Meinungen über den Reformator aus Genf weit auseinander. Immer noch sind dämonisierende und – etwas seltener – glorifizierende Wahrnehmungen Calvins anzutreffen. Ausgewogene und differenzierende Perspektiven, die sich auf die anspruchsvolle Vielschichtigkeit und den inspirierenden Facettenreichtum von Calvin und seinem Werk einlassen, sind vor allem im deutschsprachigen Raum selten.

Ähnlich polarisierende Positionen sind bei den Beurteilungen der Wirkungsgeschichte Calvins und seiner Theologie auszumachen. In diesem Kontext wird das Gut-Böse-Schema ergänzt durch ein weiteres Gegensatzpaar, demjenigen der Unterschätzung und der Überschätzung. Im Nachgang einer verkürzten Rezeption von Max Webers berühmter These wird der Beitrag Calvins und seiner Erben zur Entwicklung und Ausgestaltung des «Kapitalismus» landläufig überschätzt. Unterschätzt hingegen wird, wie viel die heute existierenden reformierten Kirchen Calvin zu verdanken haben, so zum Beispiel im Bereich des reformierten Kirchenliedgutes. Ebenfalls – vor allem in der europäischen Wahrnehmung des Calvinismus – häufig übersehen wird, dass viele nach dem Vorbild der Genfer Akademie gegründete Bildungsinstitutionen und nicht zuletzt ein massgeblicher Teil der in der amerikanischen Revolution verwirklichten Staatsideen späte Früchte von Calvins Schaffen sind.

Einer der Gründe für die Polarisierung im Spektrum der Beurteilungen Calvins dürfte nicht zuletzt in dessen Selbstwahrnehmung und in seinem gering ausgeprägten Selbstdarstellungsbewusstsein zu suchen sein. Man darf sagen, dass der Reformator – im Gegensatz zu anderen Personen der Geschichte und Gegenwart – alles getan hat, um einen Kult um seine Person zu verhindern. Es stellt eine verpasste Chance dar, wenn ihm dies im Zeitalter der PR-gelenkten

Geschichtsklitterungen als Schwäche und nicht als Stärke auslegt wird. Bemerkenswert ist die Seltenheit, mit der sich Calvin über sich selbst äusserte. Bemerkenswert ist auch die Offenheit, mit der er über sich sprach, wenn er denn einmal über sich sprach. Einen ausnehmend tiefen Einblick in das Selbstbild des Reformators gibt die Abschiedrede an die Genfer Pfarrer, die Calvin Ende April 1564 – den nahenden Tod vor Augen – auf dem Sterbebett hielt.

1. Elende Kreatur und Lehrer des Wortes Gottes

«Aber ich wiederhole noch einmal, dass all mein Tun nichts wert ist und ich eine elende Kreatur bin. Ich kann allerdings von mir sagen, dass ich das Gute gewollt habe, dass mir meine Fehler immer missfallen haben und Gottesfurcht in meinem Herzen Wurzeln geschlagen hat. Ihr könnt bestätigen, dass mein Bestreben gut gewesen ist. Darum bitte ich Euch, dass Ihr mir das Schlechte verzeiht. Wenn es aber auch etwas Gutes gegeben hat, so richtet Euch danach und befolgt es.»

Die Worte der Abschiedrede lassen die zwiespältigen Gefühle erkennen, die Calvin beim Rückblick auf sein Lebenswerk empfand. Die Selbstreflexionen sind erfüllt von Demut und auch vom Bewusstsein, dass Fehler begangen worden sind, so dass Calvin seine Kollegen um Verzeihung bat. Dass diese Bescheidenheit nicht einfach Abschiedsrhetorik gewesen ist, sondern Calvins innerer Haltung entsprach, zeigt sich unter anderem darin, dass der Genfer Reformator in seinem Testament verfügte, ohne Grabstein beigesetzt zu werden.

Zugleich ist in diesen letzten Worten eine andere Facette Calvins sichtbar, nämlich diejenige, die man in seinem Umfeld die «véhémence prophétique» genannt hat. Calvin war bei seinen Tätigkeiten in Genf von einem ungemeinen Sendungsbewusstsein getragen und hat sich als Werkzeug Gottes verstanden. Er sah sein Werk als die Umsetzung des Wortes Gottes und daher als eine Aufgabe, die den Menschen zum Heil verhilft. Nur aus dieser Perspektive heraus ist die unermüdliche Schaffenskraft zu verstehen, die Calvin entfaltet hat. Allein schon

Calvins Predigttätigkeit mit rund 5000 in Genf gehaltenen Predigten hat gigantische Ausmasse. Die Kehrseite des Sendungsbewusstseins des Reformators war seine Unnachgiebigkeit in Fragen der Lehre. Der Reformator war bis zuletzt – auch das lässt sich in der Abschiedsrede klar erkennen – davon überzeugt, dass nur durch sein Denken und Lenken Genf auf Kurs blieb.

Calvin verstand sich als «elende Kreatur» (so eine Selbstbezeichnung in der Abschiedsrede) und zugleich als von Gott erwählter Ausleger der Schrift und Lehrer des Christentums. In beiden Wahrnehmungen und in ihrem Spannungsverhältnis zueinander tritt ein Grundzug von Calvins Theologie zutage: die Verschränkung von Gotteserkenntnis und Selbsterkenntnis. In Gott sind Allmacht und Güte verbunden. In der Erkenntnis Gottes nimmt sich der Mensch als unendlich klein und mit allerlei Mängeln belastet wahr. Mit Blick auf Gott erkennt der Mensch aber auch, dass er von Gottes Güte erfasst und getragen ist, und dass sich in den Menschen und in der gesamten Schöpfung die Herrlichkeit Gottes («la gloire de Dieu») spiegelt. Die dialektische Verbundenheit von Gotteserkenntnis und menschlicher Selbsterkenntnis wird zum Kennzeichen und zum roten Faden der calvinistischen Theologie. Calvin stellt sie an den Anfang seines Hauptwerkes «Institutio christianae religionis», das er mit dem berühmten Satz eröffnet «All unsere Weisheit, sofern sie wirklich den Namen Weisheit verdient und wahr ist, umfasst im Grunde eigentlich zweierlei: Die Erkenntnis Gottes und unsere Selbsterkenntnis.» Die wechselseitige Durchdringung von Menschenerkenntnis und Gotteserkenntnis, von Heiligem und Profanem, wird zum Prinzip der Genfer Reformation. So wird sie fassbar in Calvins Kirchenorganisation, die vorsieht, dass Pfarrer und Nicht-Theologen gemeinsam die Gemeinde leiten. Sie klingt an, wenn im Gottesdienst die gesamte Gemeinde die Psalmen singt und nicht wie bis anhin ausschliesslich die Kleriker im Chorraum. Auch profane Lebensvollzüge werden unter dem Aspekt der Heiligkeit des Menschen gesehen, da die Alltagsarbeit bei Calvin zum Werk für Gott und zur Erfüllung von Gottes Willen wurde. Man kann von einer Sakralisierung des Alltags sprechen.

2. Calvin und Genf: eine produktive *mésalliance*

Die kritische Distanz, die Calvin Zeit seines Lebens zu sich und zu seinem Werk bewahrte, zeigte sich in besonderer Weise in seinem Verhältnis zur Stadt Genf. Umgekehrt pflegten und pflegen auch die Genfer einen respektvollen, aber keinen herzlichen Umgang mit Calvin. Das muss zunächst Kopfschütteln auslösen, denn die Behauptung ist nicht übertrieben, dass Genf seinen heutigen Status als Sitz der Vereinten Nationen, internationaler Konzerne und globaler NGO's Calvin verdankt. Die wechselseitige Reserviertheit ist jedoch nachvollziehbar, wenn man die Beziehungsgeschichte Calvin-Genf näher betrachtet.

Zu Beginn von Calvins Tätigkeit war vom Aufstieg der Rhonestadt nichts zu erahnen. Calvin hat in Genf ein theologisch inspiriertes Sozialexperiment gewagt, dessen Ausgang lange Zeit unsicher war, das sich aber gegen das Ende von Calvins Tätigkeit als gelungen erwies. Ein Stück stolz auf das Erreichte klang daher in Calvins Erinnerungen an die Anfänge mit, als er in der Abschiedsrede sagte: «Als ich kam, war so gut wie nichts vorhanden». Calvin war nicht einfach ein theologischer Denker und hat sich nicht mit intellektueller Grundlagenarbeit begnügt, sondern hat die Entwicklung Genfs auf strategischer und operativer Ebene begleitet, vorangetrieben und bestimmt. Er war Publizist, Prediger, Lehrer, Gesetzgeber und Staatsmann in Personalunion. Und dies alles, ohne für eine dieser Aufgaben eine ordnungsgemässe Ausbildung durchlaufen zu haben und ohne in ein politisches Amt gewählt worden zu sein.

In den gut 20 Jahren von Calvins Wirksamkeit hatte sich die Einwohnerzahl Genfs verdoppelt. Das Wachstum und den wirtschaftlichen Aufschwung verdankte die Stadt vor allem den Glaubensflüchtlingen aus Italien und Frankreich, aber auch aus England, unter denen sich hochqualifizierte Handwerker, Kaufleute und Akademiker befanden. Bei Calvins Tod waren sämtliche Pfarrerstellen und die Mehrheit der Sitze der politischen Behörden durch vormalige Migranten besetzt. Gleichzeitig erlangte Genf eine weitreichende internationale Ausstrahlung und wurde zu einem publizistischen und intellektuellen Zentrum. Der wichtigste mediale Exportschlager wurde der Genfer Psalter, die Sammlung der im Gottesdienst zu singenden Vertonungen der 150 biblischen Psalmen.

Nachdem vorab veröffentlichte Teilausgaben eine grosse internationale Nachfrage auslösten, wurde 1562 mit der Publikation der Gesamtausgabe begonnen. Dazu war ein Zusammenschluss von 50 Druckerwerkstätten zwischen Genf und Lyon notwendig, die zusammen eine Auflage von ca. 50000 Exemplaren produzierten. Es folgten weitere Auflagen und sehr bald auch Übersetzungen auf Italienisch, Rätoromanisch, Englisch, Niederländisch und Ungarisch. 1559 wurde die Akademie, die theologische Hochschule Genfs gegründet, die zur zentralen Bildungsstätte der englisch- und französischsprachigen Reformierten wurde. Bereits fünf Jahre später, im Todesjahr Calvins, waren an der Akademie 1500 Studenten aus ganz Europa immatrikuliert.

Trotz dieser Erfolge war sich Calvin der Fragilität seines Projektes bewusst. Was in ein bisschen mehr als 20 Jahren aufgebaut wurde, war noch nicht gefestigt. Rasch konnte alles wieder in Schutt und Asche versinken, denn Genf war nicht von Freunden umgeben. Argwöhnisch wurde die Entwicklung in der Rhonestadt von Europas Herrschern und auch von eidgenössischer Seite verfolgt. Calvin konnte daher auf dem Sterbebett einen Seitenhieb an die Adresse Berns nicht unterdrücken: «Die Kirche von Bern hat unsere Kirche verraten, und sie haben mich dort immer mehr gefürchtet als geliebt. Und das sollen sie nur wissen: Ich bin in der Überzeugung gestorben, dass sie mich mehr gefürchtet als geliebt haben und mich auch jetzt immer noch mehr fürchten als lieben.»

Noch gefährlicher als externe Bedrohungen, das wusste Calvin aus eigener Erfahrung, waren für die Genfer Reformation jedoch interne Zersetzungserscheinungen und Richtungskämpfe, die 1538 zu einer zwischenzeitlichen Ausweisung des Reformators führten. In der Abschiedsrede stellte Calvin zusammenfassend und rückblickend fest: «Ich habe hier in Genf unter erstaunlichen Kämpfen mein Leben verbracht.» In den letzten Worten an die Genfer Pfarrer werden auch Verletzungen und Kränkungen greifbar, die die Zeit des Um- und Aufbruches von Genf in Calvin hinterlassen haben. Ein besonderer Spott bestand in Wortspielen, in denen Calvin mit Hunden in Verbindung gebracht wurde (Calvin – cain). Erst 1559 nahm er endlich das Bürgerrecht an. Dennoch betrachtete er die Genfer weiterhin als «verkehrtes und verdorbenes Volk, wenn es auch gute Leute darunter gibt».

Die Abneigung war in der Beziehung Calvin/Genf ebenso wechselseitig wie die Angewiesenheit aufeinander. Das enge Verhältnis von Calvin und Genf war keine Liebesheirat, sondern eine *mésalliance*. Aber gerade *mésalliancen* können bisweilen dauerhaft und sehr produktiv sein.

3. Dienst an der Kirche, Dienst an der *res publica*

Der Erfolg der Reformation in Genf und der Aufstieg der Stadt verdanken sich einer glücklichen Konstellation. Da war auf der einen Seite die Stadt, die erst kurz vor der Ankunft Calvins die Autonomie errungen hatte und somit eine noch formbare, junge Stadtrepublik war. Der Einfluss der Zünfte, die in anderen Städten die Modernisierung und Internationalisierung hemmten, war in Genf klein. Zudem bestand nach dem Rauswurf des Bischofs und der Ordensgemeinschaften und der Distanzierung von den Herzögen von Savoyen 1533 ein theologisch-politisches Vakuum, das Calvin perfekt ausfüllte. Neben seiner Leistungsfähigkeit und Tüchtigkeit war Calvin vor allem seine juristische Ausbildung nützlich, so dass er die politischen Behörden bei Gesetzesentwürfen kompetent unterstützen konnte. Zudem war der Reformator ein Kommunikationstalent. Er entfaltete eine intensive publizistische Tätigkeit in Wort und Schrift. Durch seine sprachraumübergreifende, internationale Korrespondenz – unter anderem mit St. Gallens Bürgermeister und Humanisten Vadian – war Calvin in die internationale Reformationsszene eingebunden. In Genf und in der internen Kommunikation setzte Calvin auf die Wirkung des gesprochenen Wortes, wie die immense Predigtätigkeit mit manchmal bis 26 Predigten pro Woche, gehalten in drei Kirchen, verdeutlicht.

Will man Calvins Werk begreifen, so muss man es als ein Gesamtwerk würdigen, das intellektuelle, organisatorische und kommunikative Fähigkeiten und Leistungen umfasst. Er war Theologe – und zugleich ein hervorragender Krisen- und Projektmanager. Calvin verstand es, visionäres Denken mit pragmatischer Realisationskraft zu verbinden. Wie Calvin seine Tätigkeit in einem Bereich verstand, in dem Politik und Theologie auf engste Weise miteinander verbunden waren, ist wiederum in der Abschiedsrede erkennbar. Der Reformator legt den Genfer Pfarrern ans Herz: «Jeder behalte die Verpflichtung im Auge, die er nicht nur der Kirche, sondern auch der Stadt gegenüber auf sich genommen

hat. Dieser habt ihr versprochen, in guten wie in bösen Tagen zu dienen. Auf diese Weise soll jeder bei seiner Berufung bleiben und nicht versuchen, sich seiner Aufgabe zu entziehen oder untätig zu sein.» Pflichterfüllung und Dienen sind die Kategorien, mit denen der Reformator die Tätigkeit für die *res publica* in ihrer kirchlichen und politischen Ausprägung umschreibt. Calvin sah die Verbindung von Reformator und Stadt, von Kirche und Staat als eine Zweckehe, die ihre Aufgaben – in Anspielung auf die Trauungsliturgie – in «guten wie in bösen Tagen» zu erfüllen hat. Es mag romantischere Vorstellungen des Engagements für Kirche und Staat geben. Aber kaum adäquatere und tragfähigere.

Literatur:
– Calvin, Johannes (1997): Abschiedsrede an die Pfarrer (1564), in: Calvin Studienausgabe, Bd. 2 Gestalt und Ordnung der Kirche, Hrsg. von Eberhard Busch, Alasdair Heron, Christian Link, Peter Opitz, Ernst Saxer, Hans Scholl. Neukirchen-Vluyn: Neukirchener Verlag, 294-303.
– McGrath, Alister E. (1991): Johann Calvin : eine Biographie; a.d. Engl. von Gabriele Burkhardt, Benziger, Zürich.
– Obermann, Heiko A. (2003): Zwei Reformationen. Luther und Calvin – Alte und Neue Welt, Siedler, Berlin.
– Wendel, François (1985): Calvin. Sources et évolution de sa pensée religieuse, Etudes d'histoire et de philosophie religieuses 41, Labor et fides, Genf 1985 (1. Auflage Presses universitaires de France, Paris 1950 ; deutsche Übersetzung: Calvin. Ursprung und Entwicklung seiner Theologie, Neukirchener Verlag, Neukirchen-Vluyn 1968).

Epilogue et remerciements

C'est dans un bistrot de la ville que tout a commencé, c'était au printemps 2008. Nous étions assis autour d'une bière (brassée à Saint-Gall bien sûr!), à laquelle Paul Strasser avait convié son compère Erwin Staehelin et le soussigné. Voilà, le décor est posé. Peut-être que cela étonnera l'un ou l'autre de nos lecteurs qui s'attendrait à plus de ‹rigueur› de la part de calvinistes. Toujours est-il que c'est là que l'idée d'une contribution de l'Eglise française de Saint-Gall à l'année Calvin est née dans les esprits des deux Messieurs qui m'accompagnaient. Dès cet instant, on ne put plus les arrêter. Les choses prirent alors inexorablement leur cours sous la conduite discrète mais efficace de ces deux infatigables comparses.

Des contacts furent pris avec l'université et avec l'IHK (l'Eglise française est sous le patronage de la Chambre de Commerce depuis sa fondation en 1685).

Cela a abouti à deux soirées de conférences de haute facture sur Calvin et l'économie en mars 2009, et finalement à la brochure que vous tenez entre vos mains. Le succès de la première soirée fut si retentissant que l'on dut se résoudre à organiser la seconde dans une salle plus grande au *Stadthaus* qui fut elle aussi remplie jusqu'à la dernière place! Je dois avouer que je ne m'attendais pas à un tel succès et que je me suis surpris à rêver voir autant de monde venir à l'un de nos cultes du dimanche matin...

Toujours est-il que l'Eglise française de Saint-Gall est très heureuse d'avoir pu apporter une contribution à la commémoration des 500 ans de la naissance de Jean Calvin. C'était une bonne manière pour notre petite communauté de diaspora de témoigner du pourquoi et du comment de son existence à Saint-Gall

et en Suisse orientale depuis plus de 320 ans, car notre présence est étroitement liée à l'histoire de la réformation et de l'économie. C'était également une façon d'exprimer notre attachement à Saint-Gall et à sa région et de dire un grand MERCI à tous ceux qui, depuis si longtemps, rendent possibles la présence et le témoignage de l'Eglise française dans notre belle région!

Je tiens aussi à remercier chaleureusement tous les acteurs et protagonistes qui ont contribué à ces manifestations, en premier lieu Monsieur Markus Anker, aumônier de l'Université qui a apporté une contribution essentielle, un grand merci également aux conférenciers, Messieurs Jörg Baumberger, professeur à l'Université de Saint-Gall, Konrad Hummler, président de l'IHK, Matthias Weis, doctorant et collaborateur à l'IWÖ-HSG et Marc Bridel, pasteur de notre Eglise française. Merci enfin à l'IHK, à Monsieur René Güntensperger qui s'est chargé de la réalisation de la présente publication, et à Monsieur Kurt Weigelt qui a aimablement mis les locaux à disposition et a permis aux participants de prolonger agréablement les débats au cours d'un apéro.

Tiens, l'avez-vous remarqué? Tout c'est terminé autour d'un verre comme cela avait commencé. Décidément, ces calvinistes sont étonnants...!

Pour le Conseil de l'Eglise française
Maurice Bernard, président

Verzeichnis der Autoren und Herausgeber (in alphabetischer Reihenfolge)
Liste des auteurs et des éditeurs (par ordre alphabétique)



Markus Anker
Pfr., Universitätspfarrer
Lehrbeauftragter für Theologie, Universität St.Gallen

markus.anker@unisg.ch



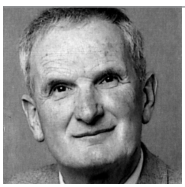
Jörg Baumberger
Prof.Dr.oec., Titularprofessor em. für
Volkswirtschaftslehre, Universität St.Gallen

joerg.baumberger@unisg.ch



Marc Bridel
Pasteur
Eglise française de Saint-Gall

marc.bridel@switzerland.org



Erwin Staehelin
Prof.Dr.oec., Titularprofessor em. für Betriebs-
wirtschaftslehre, Universität St.Gallen
Membre du Conseil de l'Eglise française de Saint-Gall

erwin.staehelin@unisg.ch



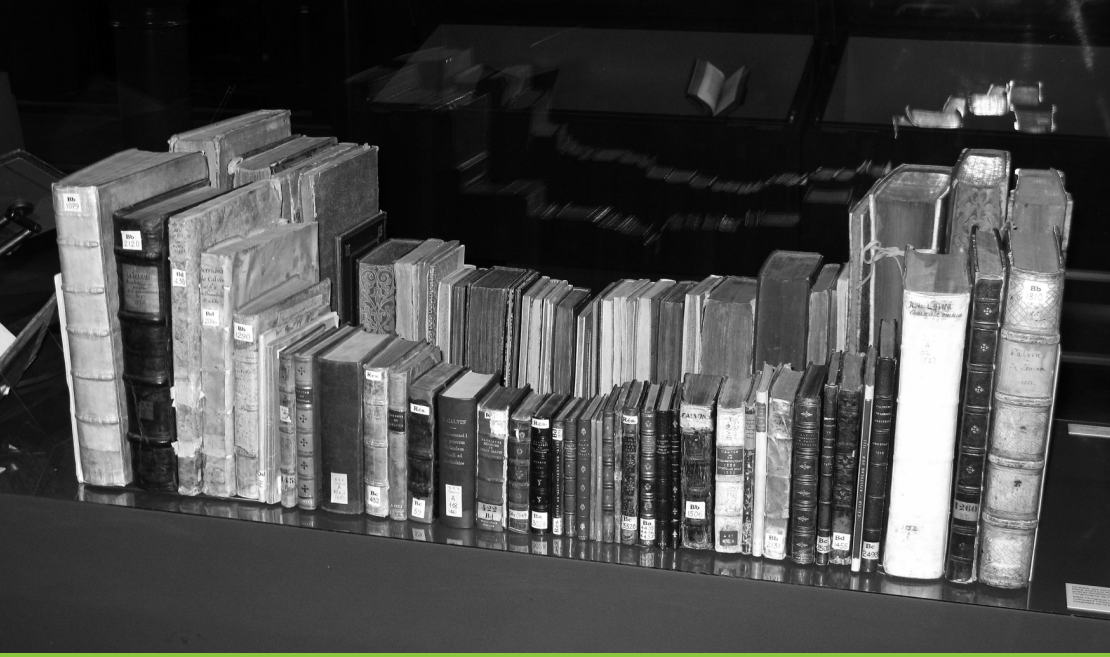
Paul Strasser
Dr.oec. HSG, Handelslehrer
Membre du Conseil de l'Eglise française de Saint-Gall

paul.strasser@bluewin.ch



Mathias Weis
Dr.des., Referent für Grundsatzfragen,
Genossenschaftsverband Bayern, München

mathias.weis@alumni.unisg.ch



Im Sommer 2009 hat die Bibliothèque de Genève alle Werke Johannes Calvins ausgestellt, die bis zu seinem Todesjahr 1564 publiziert wurden.

(Bild mit freundlicher Genehmigung der Société du Musée historique de la Réformation in Genf)

En été 2009 était exposé à la Bibliothèque de Genève l'ensemble des ouvrages de Jean Calvin, édités de son vivant.

(Photographie publiée avec l'aimable autorisation de la *Société du Musée historique de la Réformation,* à Genève)

Impressum

Erscheinungsdatum:	Dezember 2009
Auflage:	2000 Ex.
Herausgeber:	Markus Anker, Marc Bridel, Erwin Staehelin, Paul Strasser Eglise française de Saint-Gall Evangelisches Universitätspfarramt der Universität St.Gallen HSG
Layout:	Rosa-Maria Ventre, axxaris ag, Trogen
Druck:	Typotron AG, St.Gallen

«Là où l'on connaît Dieu, l'humanité est bien prise en charge.»

Jean Calvin, commentaire sur Jérémie 22.16

Eglise française de Saint-Gall
c/o Industrie- und Handelskammer
Gallustrasse 16, 9001 St.Gallen

Evangelisches Universitätspfarramt
der Universität St. Gallen HSG
Steinbockstrasse 1, 9010 St.Gallen
www.treffpunkt-steinbock.ch